Communauté de paroisses « *aux portes du Bruch* »

Innenheim – Krautergersheim – Meistratzheim – Valff/Bourgheim – Zellwiller

Le message du curé pour le 2ème dimanche de Pâques

En ces temps difficiles,

continuons à demeurer des pèlerins de l'espérance…

Innenheim, le 17 avril 2020

Quand le banal devient le chemin de l'extraordinaire

« *Comment vas-tu ? Alors, en forme ? Ça va ?* » Ces questions banales débutaient nos rencontres et nos conversations ; ces formules de politesse étaient devenues des habitudes de langage. Ces questions posées n'attendaient généralement pas de réponses ; nous étions déjà plus loin ou ailleurs. Les vœux de nouvel an se terminaient par ces souhaits habituels : « bonne année, bonne santé ». Les convenances de politesse et de courtoisie s'exprimaient ainsi en formules convenues, machinales, banales…

Et puis, les choses ont changé… Depuis quelques semaines, les questions relatives à la santé et au vécu quotidien ne sont plus banales, ni rapidement posées. Avant même de téléphoner ou d'écrire, nous sommes pris par une certaine inquiétude mêlée d'espérance. Dès lors notre voix et notre écriture se font discrètes, délicates, humaines, empreintes de tact, de retenue, de nuances. Nous nous surprenons ainsi à vouloir adresser à quelqu'un la question la plus attentionnée pour lui d'abord, pour sa famille et ses amis ensuite, pour nous enfin : « Comment vas-tu ? » Oser poser cette question aujourd'hui, c'est changer le banal en chemin de l'extraordinaire. C'est désormais ouvrir l'espace et le temps d'une parole écoutée et échangée, c'est accepter de se taire pour écouter l'autre, c'est souhaiter se rendre encore plus proche de lui. « *Comment vas-tu ?* » : transformer cette question banale en question vitale, c'est marcher sur le chemin de l'extraordinaire, c'est faire nôtre la devise de Jacques Chancel pour les émissions *Radioscopie :* « S'effacer, écouter, comprendre ».

L'autre est quelqu'un…

Ainsi, la crise sanitaire et le confinement nous font découvrir que « l'autre est quelqu'un », selon l'expression d'Hannah Arendt. On se surprend ainsi à se préoccuper réellement de la santé et de la vie des membres de sa famille, de ses amis ; on cherche désormais à renouer des contacts que les occupations de la vie quotidienne ont détendus, voire oubliés. Cette attention à l'autre, cette préoccupation pour autrui, cette *Für-Sorge*, ne sont pas une intrusion dans la vie de l'autre, mais affirmation d'une humanité partagée et construite par des visites et des présences. Plus qu'hier peut-être, nous sommes aujourd'hui témoins et acteurs de liens qui habitent le quotidien banal et extraordinaire, serein et questionné, solitaire et solidaire. L'épreuve éprouve nos certitudes ; elle creuse des attentes de présences, d'échanges, de reconnaissances. Les paroles échangées, les silences écoutés, les réponses tâtonnantes s'inscrivent dans une humilité et une discrétion vraies, loin des formules creuses et péremptoires des discours d'autorités de toutes sortes. L'autre est quelqu'un, l'autre est important… Désormais, l'essentiel est d'être là, simplement et pleinement là ;

c'est accepter de faire silence pour entendre le souffle et la parole de vie et de la différence ; c'est accepter de se taire pour donner l'hospitalité de la parole et de la présence à celui que l'on accueille. Se préoccuper des autres, s'inquiéter pour leur vie, leur santé, leur bonheur : le banal devient chemin de l'extraordinaire…

Au commencement était la question…

« *Comment vas-tu ?* » Au commencement était la question. Relisez les Évangiles : Jésus prend le temps de poser des questions et d'attendre les réponses inscrites dans une nécessaire patience, dans d'inévitables tâtonnements, dans des hésitations salutaires. Le questionnement mène à la décision, conduit au choix d'une foi personnelle et communautaire. Les disciples avant d'être apôtres, c'est-à-dire missionnaires, ont cherché, douté, interrogé ; ils ont pris le temps d'écouter avant de parler, de poser des questions, de construire des réponses. Quel contraste avec les pharisiens d'hier et d'aujourd'hui : leur parole péremptoire et autoritaire est haute et forte, leur discours s'énonce en catalogue fermé de bonnes réponses et de bonnes pratiques à connaître et à appliquer strictement, toujours et partout. Le banal devient la répétition des règles et des traditions d'hier ; rien ne change, le passé est figé, l'initiative et la responsabilité sont confisquées par quelques puissants. Ces pharisiens d'hier et d'aujourd'hui savent tout sur tout, une foi(s) pour toutes, ils connaissent les hommes, la vie, Dieu. On ne discute pas avec ces autorités qui, en fait, n'ont pas connu les trois tentations dans le désert : ils savent tout, ils veulent tout, ils peuvent tout. Leur discours infantilise et déresponsabilise les hommes. La parole est confisquée, muselée, contrôlée : appliquez ce que l'on vous commande et vous serez heureux…On pense pour vous, on parle pour vous, on prie même pour vous, alors que demander de plus ?

Et puis, les choses ont changé : le mécanisme de l'obéissance et de la soumission, de la *blinde Gehorsam*, s'est enrayé. Les certitudes d'hier sont ébranlées, les intégrismes sont questionnés. L'espace politique, social, culturel, convictionnel, ecclésial est en crise : aujourd'hui, on ose questionner et débattre, on demande à savoir et à comprendre, on souhaite participer à la cité des hommes et à celle de Dieu, selon l'expression de Saint Augustin. La crise sanitaire et la situation de confinement questionnent les savoirs des hommes et les hommes de savoirs ; elles valorisent non plus les prétentieux ni les orgueilleux, mais les humbles, les acteurs de l'ombre. La situation actuelle questionne et éprouve la condition humaine et l'espérance chrétienne. Quelles paroles d'espérance partagée et de soutien attentionné sont proposées par les philosophies, les spiritualités, les églises ? Cette crise questionne, à un moment ou à un autre, le sens de la vie, la recherche du bonheur, les affirmations de la foi. Le « *Comment vas-tu ?* » ouvre ainsi au dialogue, au respect de la différence, à la recherche de sens. L'homme ne vit pas seulement de prescriptions médicales, sociales et morales, mais de paroles de bienfaisance, de bienveillance, d'espérance qui, comme un souffle fragile, sont des frémissements de l'extraordinaire dans la vie ordinaire. En recherche de sens, de raisons de vivre, de croire et d'espérer, les rois mages l'ont été (Mt 2, 1-23) ; aujourd'hui encore, les femmes et les hommes cherchent quelque chose et certainement Quelqu'un qui transformeront le banal en chemin de l'extraordinaire, c'est-à-dire de Révélation et de Transfiguration (Lc 9, 28-36)…

Des réponses dans le quotidien…

« *Comment vas-tu ?* » : dès lors que la question est posée, l'essentiel porte sur les réponses en situation. La priorité n'est plus la performance, ni même de changer la vie, mais avant tout de conserver la vie, dans un monde où la fragilité s'introduit partout et pour tous les âges. Les actions qui maintiennent en vie ne sont pas forcément spectaculaires, précise Michel Lacroix dans son

ouvrage *Le Principe de Noé ou l'Éthique de la sauvegarde* (1997) : « Les actions qui maintiennent en vie ne sont pas forcément spectaculaires. Ce sont souvent des actions sans éclat (…) à la fois ordinaires et salutaires [qui] signifient : nous approuvons l'existence de ce monde, nous nous félicitons de lui appartenir, nous désirons le conserver » (p. 94). Le sonore « Messieurs les censeurs, bonsoir » de Maurice Clavel du 13 décembre 1971 résonne aujourd'hui encore : « Mesdames et Messieurs les responsables, quittez vos résidences-forteresses, allez dans les périphéries pour écouter la vie, non pas la vie supposée, mais la vie dans tous ses états ! Mesdames et Messieurs les responsables, la vie existe aussi et encore dans les quartiers, les bourgs, à la campagne, loin des salons dorés et feutrés. Laissez-vous étonner par des gens simples et souvent humbles qui s'interrogent avant d'agir : « Que puis-je faire personnellement de simple, d'ordinaire, de quotidien pour le monde ? » (p. 96). La responsabilité est tournée vers le futur : « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? Quels enfants allons-nous laisser au monde ? »

Ces interrogations développent le « *Comment vas-tu ?* » en actions régulières et étonnantes de générosité, de solidarité, de fraternité. La crise peut certes écraser l'homme, elle peut aussi le révéler et le relever dans sa survie, sa dignité, son esprit d'initiative, de créativité, d'innovation. Aucune situation n'est irrémédiable : avec quelques gouttes de pluie, le désert refleurit (Is 35, 1). Reprenons quelques extraits de la prière *Alors la paix viendra* de Pierre Guilbert : « Si tu crois qu'un sourire est plus fort qu'une arme, si tu crois à la puissance d'une main offerte, si tu crois que ce qui rassemble les hommes est plus important que ce qui divise, si tu crois qu'être différent est une richesse et non pas un danger, si tu sais regarder l'autre avec un brin d'amour, si tu préfères l'espérance au soupçon, si tu estimes que c'est à toi de faire le premier pas plutôt qu'à l'autre, si tu crois que l'Amour est la seule force de dissuasion, si tu crois que la Paix est possible, alors la Paix viendra »…

Témoins et acteurs d'espérance, nous sommes toujours appelés à le demeurer. Ne nous endormons plus sans avoir pris le temps de nous étonner de l'homme, de ses actes d'humanité qui inscrivent, dans un quotidien difficile et anxiogène, des actions, des paroles, des attentions et des préoccupations qui construisent un chemin de présences et de prévenances et qui transforment l'usure du temps confiné en moments d'humanité partagée et d'espérance échangée. Prenons le temps d'écouter et de partager ces élans d'espérance : le confinement limite nos déplacements, il ne nous rend cependant ni muets, ni sourds, ni aveugles. Les courriers et courriels reçus et envoyés, les conversations téléphoniques entretiennent, jour après jour, des gestes-lumières, des paroles-lumières, des messages-lumière. Dès lors le quotidien de Nazareth peut devenir le chemin de la Visitation…

Une cathédrale à bâtir…

« *Comment vas-tu ? Comment allez-vous ?*» Pour y répondre, prenons le temps de relire et de méditer deux histoires qui aident à échanger, en présentiel et à distance en couple, en famille, entre amis sur l'essentiel à chercher, à partager, à construire.

Charles Péguy va en pèlerinage à Chartres. Il aperçoit sur le bord de la route un homme qui casse des cailloux à grands coups de maillet. Ses gestes sont empreints de rage, sa mine est sombre. Intrigué, Péguy s'arrête et demande: « Que faites-vous, Monsieur ? - Vous voyez bien, lui répond l'homme, je casse les cailloux, c'est dur, j'ai mal au dos, j'ai soif, j'ai chaud. Je fais un sous-métier, je suis un sous-homme ». Notre voyageur continue et voit plus loin un autre homme qui casse les cailloux. Son attitude semble un peu différente : son visage est plus serein et ses gestes plus harmonieux. « Que faites-vous, Monsieur ? - Eh bien, je gagne ma vie. Je casse des cailloux, je n'ai

pas trouvé d'autre métier pour nourrir ma famille, je suis bien content d'avoir celui-là ». Péguy poursuit son chemin et s'approche d'un troisième casseur de cailloux qui est souriant, radieux : « Que faites-vous, Monsieur ? - Moi, Monsieur, répondit le troisième casseur de cailloux, je bâtis une cathédrale ! »

La situation est commune : casser des cailloux, le sens attribué au travail est cependant différent. Quand on a une cathédrale en tête, pour soi et pour les autres, on ne casse pas les cailloux de la même manière. Cette cathédrale est un projet qui donne sens à une existence faite de rencontres et d'épreuves, de partage de joies et de soucis. « Au sein de notre humanité encore désunie et déchirée, nous savons et nous proclamons que tu ne cesses d'agir et que tu es à l'origine de tout effort vers la paix. Oui, c'est à toi, Seigneur, que nous le devons, si le désir de s'entendre l'emporte sur la guerres, si la soif de vengeance fait place au pardon, si l'amour triomphe de ma haine » (Prière Eucharistique *Pour la réconciliation II*).

Une question de cruche…

Je m'appelle Aïcha et j'apporte une cruche. Dans mon pays, il faut chercher l'eau au puits et l'apporter au village. Et moi, je suis porteuse d'eau : j'ai deux cruches, une bleue et une rouge, que je porte au bout d'un bâton, de chaque côté de mes épaules. Un jour, je me suis rendu compte que lorsque j'arrivais au village, la cruche rouge était moins pleine que la bleue. Chaque jour, c'était la même chose. En y regardant de plus près, j'ai fini par découvrir que la cruche rouge était fêlée et laissait l'eau s'échapper goutte à goutte. J'ai voulu jeter la cruche rouge. Mais un vieux sage m'a vue et il m'a dit : « Ne fais pas ça, viens plutôt avec moi. » Nous avons pris le sentier qui va au puits. En souriant, il m'a montré que du côté de la cruche bleue, tout le bord du chemin était sec et aride, et que du côté de la cruche rouge, toute une ribambelle de fleurs avait poussé. En repensant à la cruche fêlée, je me suis dit que l'important n'est pas d'être parfait, mais de donner ce qu'on a à donner. Et ça, c'est une bonne nouvelle !

Le temps pascal est le temps de la construction de l'Église. Le livre des Actes des Apôtres fait vivre les débuts de l'Église : les premiers chrétiens ont vécu et annoncé la présence du Ressuscité dans le quotidien de leur vie. Le quotidien n'était plus banal, puisque une Présence les accompagne, un souhait n'a cessé de les rassurer : « La paix soit avec vous ! ». Le temps pascal nous rend témoins et acteurs d'une espérance pour aujourd'hui. Les hommes, le monde, l'Église comptent sur chacun.e d'entre nous pour demeurer les témoins et les acteurs de l'Espérance.

André Pachod